

Inédits L'étranglé et autres fragments

Gilbert Langevin

Volume 22, Number 3 (66), Spring 1997

Gilbert Langevin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201318ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201318ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Langevin, G. (1997). Inédits : l'étranglé et autres fragments. *Voix et Images*, 22(3), 437–442. <https://doi.org/10.7202/201318ar>

Inédits

L'étranglé et autres fragments ¹

Gilbert Langevin

L'ÉTRANGLÉ

Chapitre I

Un hiver de chien, comme disaient les vieux. Tempête sur tempête, ça ne déblanchissait pas. Non, c'était l'automne, un bel automne comme on dit à Pékin ou ailleurs et moi qui aime tellement l'automne, je m'ennuyais jusqu'au plus creux. J'avais l'angoisse au corps, l'esprit flottant dans une espèce de soupe grasse. La dépression me guettait, je le savais pour l'avoir traversée plus d'une fois. Écris banal, ça fait original. Pourquoi cette histoire plate? Les reines, les rois du pétrole ou du rock n'roll, ça serait bien plus drôle. Laisse faire le style, les envolées lyriques, écris à plat ventre. L'important, c'est de sécuriser. Ne t'inquiète pas, il y a une clientèle pour ça. Quand on pense que je déteste le banal, alors qu'est-ce que je suis en train de faire? Gêne-toi pas, écris, pisse de la copie comme on dit. Le papier n'est pas là pour la propreté. Tu vois bien que ça ne marche pas, en tout cas, pas tout seul. Non, ça ne me tente pas, vraiment pas. Tiens, je vais faire une phrase passable, enfin. Que faisait-il donc derrière cet arbre au milieu de la nuit? Mais rien d'autre que de satisfaire un besoin naturel. Ah bon, excuse, pas d'envolées. En voici une envolée, et poétique en plus!

Alors, ça va, tout le monde a bien droit à ses petits écarts, *tirer le diable par la queue* est une expression qui m'a toujours fait rire. Et pourtant, c'est ce que je suis en train de vivre outre mesure, à en crever, quoi! Et je n'ai pas plus le goût de conter mes petits malheurs que de crier à la lune bye, bye! J'aurais plutôt le goût de dire adieu à la planète. Rien ne m'intéresse, je suis à terre. K.-o. Il n'y a pas plus bas. L'autre jour, une fille m'a dit qu'elle se sentait dans le même état. Bon. Et puis après. Et puis après, on verra, race de rats.

*
**

1. Ces textes inédits, transcrits et ordonnés par André Gervais, ont été écrits entre novembre 1994 et février 1995, lors d'un séjour à Rimouski.

L'étranger intérieur. Combien de retours sur soi-même pour atteindre une vérité minima? La transgression qui nous faisait faire des bonds, la communication surfaite qui nous amenait parfois à la communication parfaite, cela s'éloigne pour donner place à l'attente sans fébrilité. L'attente remplacera bientôt l'autre activité motrice que fut longtemps la fatigue. Que [ce qui] s'ébauche ici soit comme un journal sauvage dans tous les sens, les saisons sauront bien mélanger le pire et le meilleur. Je fais souvent le moins maintenant pour que le prioritaire ou le secondaire vive, ou vice versa. L'ultime que fut longtemps le lieu de la fête. Rupture et transidition.



Étranglé de l'intérieur, les yeux collés sur un pauvre petit malheur dont on a peu à dire, malheureux mais sans en détenir la raison, sauf peut-être du fébrile en cage, du neurostop, du mâchefer invincible.

Une parenthèse et sans un mot, prison du mutisme. Mes royaumes se sont enfuis par la fenêtre d'un mauvais cerveau. C'est comme si je n'avais jamais rien lu sur des lèvres de peau, c'est comme des cageots de néant me donnant ce peu de place au centre du vide —

Sado-maso *probably* pour s'être effacé du circuit photographique des amis célèbres. On reconnaît par ci par là dans le document testamentaire Denise, Breen, Dan, Françoise, Marjo et combien d'autres autour de Gerry, mais jamais moi...

Serait-ce que mes verres fumés ont envahi la place? Avec Paulin, même phénomène. Bien oui, mon nom circule et mes paroles se modulent sur des câbles. Mais jamais, jamais mon visage. Non. Portrait d'une sous-légende, un pays sans chair.

Quel dur espoir, quelle ascèse intimologique, quelle déception volontaire. Une forme de générosité ou de haine de soi-même. Comme pour pouvoir plus tard s'en plaindre, un cantique aux ailes écartelées comme un silence de plainte piquante.

Le chapitre a trahi ses anges d'enfer. Les roues cahin-capotent dans le virant du grand croche. Dièse en purée. À choisir entre la colonie pénitentiaire et le pavillon des cancéreux. Suis-je une apparence?

Comprendre fut un vain tort. L'erreur était du bord du doute. L'oubli corrigera la fable des matières grises. Sans jeu, sans ce moi dont je me dégageais pourquoi, pour entamer d'autres bouts de chemin noirs, où renverser, de tonneau en tonneau, ma folle autodestruction.

Heureux d'être en fatigue comme en antipouvoir. Te déshériter jusqu'à l'amibe. Tu participes ainsi, sans armes, à la défaite ultime du paradis kapital, espèce de vahiné céleste, frère ou soeur des îles vierges.

Agir, non s'assagir. Pas souffrir, je ne le sais que trop ; interpanneau démultipliant, l'expérimentateur s'y électrocute. Je n'aurais plus à répondre du genre humain, mais l'ombre me repique et je repars en rond vampé comme un fou singe ne voulant toujours pas ressembler au pittbull. Il y a des limites à la décréalisation.

Le dit dit quoi. *Mediocrity Club*. Où est l'évangile sans amertume ? Une seule idée casse déjà des miroirs. Les intentions sont toutes belles dans les mirages de l'éternel. On entend pourtant dans un rayon de plusieurs heureux une mince toux, fille d'un nouveau bacille. Il faut de la neige dans le cristal quand le mercure occupe ses repaires.

Chapitre II

Bonne question comme je ne connais pas la suite :
comment l'intituler ?

Journal d'un désaffecté ?

ou *Ne cherchez pas, la mort vous l'avez ?*

ou *Souriez devant le pire ?*

ou *Quand tout va mal*

Suivez le courant ?

ou *Payez tout de suite, n'attendez pas trop tard ?*

ou *Comment crever en beauté ?*

Ça suffit, n'en jetez plus, il y en a plein, plein la vue, plein le pavé.

L'ensemble s'intitule depuis 2 mois veut, veut pas, *L'étranglé*.

En mauvaise compagnie comme en famille unie par des choses qu'on ne dit et tout ce louche se généralise y a pas de quoi en faire un plan ça tourne rond tu trouves perdant perdu on attend plus on écroule en un scandale c'est ici que le mot *fleurs* prend toutes les couleurs et s'ouvre comme le vivre sosie d'un album d'éveils sans pareil on cherche encore une âme où accrocher son ciel et le clou d'une fête où pendre son étoile enfin des clés-miracles au fond des basses-cours et la foule aura des dents pour mordre l'imprécation des atomes vacillent et donnent le goût des sentiers rares par où voir derrière la rétine des habitudes de nouvelles douceurs surgir.

C'est en allant trop loin qu'on découvre Oméga. Heureux cas. Quand est-ce que la conscience va se retrousser les manches et brasser la planète dans le bon sens?

Son assiduité brûlante. Sa manière d'être fille. Avec une souplesse de chèvre sous sa montagne de cheveux roux. Chez elle, tout est profusion. Des centaines de liens la cherchent mais elle court au puits de son aube... loin du souci d'appartenir.

Il y a bien des aumônes qui s'égarent le long des esprits velus, ça tord du loyal sur le sommet d'un cap et nous mangeons des débris d'éclair mal moulus, ô vent sévère!

Une petite prière pour nos amis les parapluies que la tempête force à toile fendre. Comment pourront-ils donc se défendre?

Une voix menue comme une rosée... peau désirable fleur astrale... enfin la venue d'une faveur inattendue.

Un jour de temps chauve où le grain de l'air a comme une odeur vieillâtre, malgré tout, on espère. Pourquoi pas toutes les saisons dans une même lumière?

Il y en a qui ne voulaient rien et qui le sont devenus.

La télé est une vitrine bovine où domine le bas-ventre.

Les gens n'ont pas peur de la mort mais de la vie qui donne la mort.

Zella sait vraiment ce qu'elle doit faire de ses 10 doigts, doigts de dame, doigts d'amitié.

Chaque voix trouve un jour une écoute, fût-elle sous les bombes.

Chair promise, chère... oh chère. Sur le plan où l'écran du désir se défend de mourir en nous comme avant.

Je ne comprends toujours pas. J'ai perdu mes plus beaux textes et mes plaintes les plus touchantes [autant] dans des studios obscurs que dans des bars de bums où l'amitié jetait notre génie dans les chiottes.

Vraiment, j'y reviens. Mes textes, ceux [qui sont] mes meilleurs, traînent au fond des égouts, des innommables où j'ai crucifié mon adolescence en folie.

Écrivain défolié par lui-même, toute une légende peut-être.

Je drague les âmes.